

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « [Revue philosophique de la France et de l'étranger](#) »

2017/2 Tome 142 | pages 229 à 294

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130788546

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-philosophique-2017-2-page-229.htm>

Pour citer cet article :

« Analyses et Comptes rendus », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*
2017/2 (Tome 142), p. 229-294.
DOI 10.3917/rphi.172.0229

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

PSYCHOLOGIE, PSYCHOPATHOLOGIE, PSYCHANALYSE (suite)

Dominique Garnier, *Le Pouvoir à l'épreuve du quotidien*, Rennes, Presses de l'EHESP, coll. « Vade-mecum Pro », 2014, 190 p., 16 €.

En un court volume très aéré (23 chapitres) l'auteur réussit à cerner et à décrire un ensemble de problèmes concernant l'exercice du pouvoir à l'intérieur des entreprises, des établissements sociaux ou médico-sociaux et des organismes publics. Comme il s'agit à la fois des problèmes personnels de celui qui exerce le pouvoir (côté psychologique) et des processus de cet exercice (côtés sociologique et administratif), il aurait pu songer à bien des thèmes qu'évoque la notion de pouvoir : d'où vient-il (de Dieu, du peuple, de la nation ?), comment le conquiert-on (par contrat, par violence ?). Il aurait pu aussi trouver dans les œuvres poétiques bien des lamentations sur la solitude et les malheurs du pouvoir suprême (Auguste dans *Cinna*, Charles-Quint dans *Hernani*). Il aurait alors risqué d'être submergé par la philosophie et par la littérature. Évitant cet écueil, il a su, en outre, délimiter encore plus son objet en focalisant son attention sur celui qui exerce le pouvoir, le directeur, non pas l'employeur.

Ce livre emploie continuellement, tant pour les problèmes personnels du directeur que pour les relations interhumaines, des concepts d'origine psychanalytique : castration, contre-transfert, dénégation, identification, masochisme, mécanismes de défense, narcissisme, paranoïa, perversité, projection, sadisme, surmoi, transfert. L'auteur n'ignore certainement pas combien il est délicat, au risque d'être accusé de simplisme ou d'erreur, d'exporter ces concepts en dehors du champ analytique proprement dit. Il a su le faire avec prudence, renvoyant toujours, dans les bibliographies de fins de chapitres, à des ouvrages de base pour « en savoir plus ». De la notion de « symbolique », il fait, tout au long du livre un usage fort suggestif, montrant à quel point sa « défaillance » (p. 133) est nuisible. Fallait-il pour autant évoquer (p. 127) la trilogie lacanienne tellement à la mode il y a un demi-siècle ? Car, si l'on voit bien ce qu'est l'imaginaire et assez bien ce qu'est le symbolique, nul n'a jamais bien su ce qu'était, pour Lacan, le réel. Mais ce n'est là qu'un détail : le mérite de l'auteur est d'avoir, à une époque où la validité des notions psychanalytiques est excessivement mise en doute, osé essayer de montrer qu'elles n'ont pas

perdu toute valeur pour qui veut les mettre « à l'épreuve du quotidien ». En cela il fut certainement aussi redevable à la psychosynthèse, discipline qui n'est pas nommée dans le livre, mais dont on relève plusieurs fois la présence : par exemple dans la distinction de l'être et du rôle (p. 11), dans l'utilisation des notions de désidentification (p. 45) ou de « prise de distance », ou encore dans l'idée (p. 145) qu'il faut parfois « lâcher prise ».

Des situations concrètes auxquelles s'appliquent ainsi les concepts classiques de la psychanalyse maniés de manière originale, on sent bien que l'auteur a une connaissance riche et variée, car on les imagine sans peine, même si elles ne sont pas – peut-être par discrétion, ou par manque de place – décrites dans le détail. Nul doute qu'il ne soit en possession de matériaux en quantité suffisante pour alimenter d'autres livres de cette veine.

Yvon BRÈS

Elsa Godart, *Je Selfie donc je suis. Les métamorphoses du moi à l'ère du virtuel*, Paris, Albin Michel, 2016, 210 p., 16 €.

Sous ce titre apparemment peu sérieux, Elsa Godart, philosophe, psychanalyste et déjà auteur d'un certain nombre de livres (*Je veux donc je peux*, Plon, 2007 ; *Ce qui dépend de moi*, Albin Michel, 2011 ; *Le Sentiment d'humanité*, Ovadia, 2014), institue le procès d'une des manies de notre époque : l'autophotographie (pourrait-on dire en langage pédant), soit l'usage (et l'abus) du téléphone portable pour se prendre soi-même en photo du bout d'une perche, bref le *selfie*.

L'hypothèse est double. D'un côté l'auteure se demande, avec une grande subtilité et un grand luxe de détails, si cette pratique des *selfies* (ainsi qu'un certain nombre d'autres mœurs électroniques) transforme vraiment la conscience et même la connaissance de soi : de même que l'irruption de la notion d'inconscient a mis à mal le cogito de type cartésien, les moyens dont nous disposons actuellement (ordinateur, téléphone portable, prise et transmission des *selfies*) nous feraient entrer dans une nouvelle phase métaphysique. C'est cette première hypothèse, dans ce qu'elle a de provocant, qui donne au livre une partie de son intérêt philosophique.

L'autre hypothèse, qui se développe peu à peu à partir de l'introduction de la notion de narcissisme (p. 74), est que l'abus des *selfies* risque tout simplement d'être pathogène, le moi qu'ils tendent à produire n'étant pas un nouveau moi, prenant la relève du moi cartésien, mais un moi aliéné tel que ceux que ne cesse de dénoncer la psychanalyse (faux *self*, etc.). Et ici l'auteure devient plus classique, plus conservatrice, la manie des *selfies* apparaissant simplement comme une mode dont il faut s'accommoder en se gardant de ses excès, étant entendu qu'il a fallu, pour cela, envisager un grand nombre d'aspects de la question.

« Ce livre est ma manière à moi, comme philosophe, comme psychanalyste, comme femme et comme mère, de résister à la férocité d'un monde dans lequel je ne me retrouve pas toujours » (p. 187). De ce combat, les quelques lignes de ce compte rendu n'ont tracé que le cadre : le contenu en est beaucoup plus riche, beaucoup plus séduisant. Sur un tel sujet, qui a déjà donné lieu, si étrange que cela puisse paraître, à un grand nombre de publications, chaque chapitre, presque chaque page d'Elsa Godart mériterait un commentaire. On ne peut qu'y renvoyer le lecteur.

Yvon BRÈS